

Bergevin était un homme nul, sans profession, sans métier, politicien d'occasion, hâbleur d'expérience, ignorant comme une carpe et crétin jusqu'à la moëlle, il était le dernier homme que le premier ministre pouvait appeler à un poste qui lui donnait le titre d'honorable. Ce qui lui est arrivé était prévu. Il fallait que cet individu, placé au faite des honneurs, finit par le déshonneur. Pour la piètre somme de \$200.00 il était prêt à faire passer un bill dangereux. Il a sombré dans le gouffre du crime prévu par l'article 156 du Code Criminel. Triste exemple aux yeux de l'étranger du genre d'hommes publics, que produit la province de Québec.

Electeurs de Trois-Rivières, montrez aux autres provinces que vous n'êtes pas insensibles aux scandales dont vos politiciens se rendent coupables. Si vous élisez M. Tessier, le 18 courant, les étrangers auront raison de dire que les Canadiens-français sont dénués de sens public et permettent aux boodlers d'administrer leur pays sans égard aux principes d'honnêteté.

Bérard est le type du parvenu. Il jouit à Montréal—si l'on peut appeler cela jouir—de la peu enviable réputation d'être un imbécile. Sa conscience, comme sa conduite dans la question du bill faucux l'a prouvé, n'est pas ce qu'il y a de plus rigide. Dans quelques années il a fait une fortune évaluée, dit-on, à \$500,000. Mais cela ne l'a pas empêché d'accepter quelques centaines de piastres pour vendre son vote.

Il ne faut pas oublier que Bérard était l'ami de coeur de M. Gouin. Pendant un grand nombre d'années il était son associé. Il l'était encore lorsqu'il s'est rendu coupable de corruption. On sait qu'à Montréal le bureau de Gouin, Lemieux, Bérard, Murphy et Perrault était ni plus ni moins que l'anti-chambre du cabinet Gouin. A venir jusqu'au milieu de février dernier, M. Gouin en retirait de gros bénéfices. Le premier ministre et Bérard y ont fait une fortune. C'est pour cette raison que Bérard, très impopulaire et dénué de tout prestige, sans aucune position sociale, mais riche et souverainement détesté fut appelé par M. Gouin à entrer dans le conseil législatif. Il y avait dans les rangs ministériels des citoyens respectables, libéraux épronvés et hommes de jugement, tels qu'Alphonse Racine, Olivier Faucher, Elie Geoffrion, E. H. Lemay, et autres qui auraient certainement fait plus honneur à ce poste que le nommé Bérard. Mais M. Gouin, oubliant les plus élémentaires convenances, les mit de côté pour nommer un homme qu'il pourrait facilement contrôler. Le premier ministre n'aime pas s'entourer d'hommes de caractère et il a toujours évité les citoyens trop indépendants. Ce qu'il lui faut, c'est des partisans aveugles qui, sur un signe de lui, seront toujours prêts à fermer les yeux sur ses mauvais projets et à l'aider dans sa course aux millions.

Il veut jouer au despote; il désire administrer avec toute la dangereuse liberté d'un tyran. Potentat au petit pied, il veut dominer et il se sert de la province de Québec comme si elle était sa chose et si nous étions tous destinés à lui payer tribut. Si la législature est aujourd'hui sous le coup d'une accusation humiliante s'est dû à lui, car il a fait entrer, afin de satisfaire son insatiable ambition, des hommes qu'il pouvait manipuler à sa guise. Est-ce que l'opinion